

Date de soumission : 05/01/2023 | Date d'acceptation : 11/04/2023 | Date de publication : 29/04/2023



L'image du cancre dans *Chagrin d'école* de Daniel Pennac

The image of the dunce in *Chagrin d'école* by Daniel Pennac

Fatiha ATTOU¹

Université de Saida Dr Moulay Tahar | Algérie
amatfat@yahoo.fr

Résumé : Cet article présente une analyse thématique des différentes représentations du cancre dans le roman autobiographique *Chagrin d'école* de l'écrivain français Daniel Pennac. Il s'agit d'une part de démontrer comment le cancre, cette figure inéluctable de l'institution scolaire, est problématisé au sein d'une organisation inégale et indifférente où l'échec scolaire s'impose comme un problème considérable, et de décrire sa souffrance et ses effets collatéraux sur les parents et les professeurs. D'autre part, il est question de dresser le portrait des professeurs sauveurs en mettant en évidence leurs compétences pédagogiques et leur savoir-faire afin de parvenir à faire sortir le cancre du coma scolaire.

Mots-clés : Cancre, Ecole, Echec scolaire, Parents, Professeurs

Abstract: This article presents a thematic analysis of the different representations of the dunce in the autobiographical novel *Chagrin d'école* by the French writer Daniel Pennac. On the one hand, it is a question of demonstrating how the dunce, this ineluctable figure of the school institution, is problematized within an unequal and indifferent organization where school failure imposes itself as a considerable problem, and to describe his suffering and its collateral effects on parents and teachers. On the other hand, it is a question of drawing the portrait of the savior teachers by highlighting their pedagogical competences and their know-how in order to manage to get the dunce out of the school coma.

Keywords: Dunce, School, Failure at school, Parents, Teachers



¹ Auteur correspondant : FATIHA ATTOU | amatfat@yahoo.fr

Le thème de l'école a été abordé dans la littérature française par plusieurs auteurs classiques et contemporains, tels que : Honoré de Balzac, Gustave Flaubert, Charlotte Brontë, Jules Vallès, Anatole France, Albert Camus, ... Ils ont mis en scène la vie scolaire, ils se sont basés sur des souvenirs personnels ou sur des œuvres imaginaires, des histoires d'amour entre élèves et professeurs, l'opposition ou la complicité entre parents et enseignants, le portrait tragique ou comique d'instituteurs et d'élèves. A travers leurs textes, ces auteurs peignent l'école sous ses aspects les plus agréables et les plus détestables où ils deviennent eux-mêmes les analystes de cette institution. La littérature a fait donc de l'école une de ses thématiques les plus récurrentes car elle se trouve au cœur des récits de vies, elle est l'espace dédié à la culture et reste une présence privilégiée pour dire la société humaine. L'expérience d'écolier laisse des traces certaines qu'elles soient positives ou négatives. Ainsi, Jules Vallès dénonce la rigidité d'un système éducatif dans son roman « L'Enfant », par ailleurs, Marcel Pagnol dans son roman « La gloire de mon père » sublime l'instant où l'enfant accède à la lecture encore bien jeune, Albert Camus lui aussi écrit dans « Le premier homme » la gratitude envers le maître et met en évidence son rôle décisif et exigeant. Cette figure du cancre a été largement traitée, notamment par Stanislas Morel dans son étude « Un prélude à l'échec ? Controverses sur le cancre et critiques de l'école sous la Troisième République » où le cancre est décrit comme un élève lent, démotivé et inapte pour les études, il s'ennuie, retarde la progression de la classe et rend le travail plus difficile aux enseignants.

L'écrivain français Daniel Pennac, dans son roman « Chagrin d'école », a abordé le thème de l'école du point de vue d'un mauvais élève (le cancre) dans lequel il explique l'écart entre la perception de l'école par les professeurs, les élèves et les parents. Il s'agit d'un roman autobiographique paru en 2007 qui a reçu le prix Renaudot. Il traite le thème du cancre comme problématique principale ainsi que les difficultés auxquelles a été confronté le personnage principal Pennacchioni au cours de son parcours scolaire. L'auteur utilise ses souvenirs d'enfance et son expérience d'enseignant pour expliquer la situation du « dernier de la classe » et ce qui peut provoquer les échecs, étant lui-même un élève en situation permanente d'échec scolaire, sans cause apparente, un enfant inapte à l'apprentissage réputé paresseux.

Dans cette perspective, notre problématique tente de répondre aux questions, comment est représenté le cancre dans *Chagrin d'école*, et quelles stratégies adopte l'auteur pour l'écrire et le décrire ? Ce questionnement nous amène à émettre l'hypothèse selon laquelle l'auteur a recours à des stratégies descriptives et argumentatives pour étudier le profil du cancre et analyser l'impact de la qualité humaine de l'enseignant sur le destin de l'apprenant. Notre travail est axé sur deux parties. Nous étudions dans un premier temps le cancre comme personnage principal du roman, son portrait, son rôle et son statut social. Nous analysons par la suite le rapport qui s'instaure entre les différents protagonistes, adjouvants et opposants, à travers la douleur partagée du cancre. Nous appuyons notre étude sur les théories de Philippe Hamon afin d'expliquer la psychologie du personnage principal inhérente à son état de nullité.

1. L'image du cancre vue par le narrateur

L'auteur attribue au personnage principal une somme de caractéristiques assurant l'intelligibilité du texte tel que défini par Philippe Hamon (1972 : 86-110) « Le personnage

est un signe linguistique qui désigne un système d'équivalence réglé, destiné à assurer la lisibilité du texte ».

Le personnage n'est guère décrit physiquement, nous ne pouvons pas imaginer son image corporelle. Hormis son identité « sous le nom de Pennac, de son nom entier Pennacchioni, Daniel de son prénom » (p.12), aucun détail physiologique n'est donné quant à son allure, posture, vêtement, couleur des cheveux et des yeux et sa taille, ni de manière détaillée ou générale. Toutefois, c'est l'aspect psychologique du personnage qui est mis en évidence afin d'enrichir sa caractérisation à travers ses souvenirs, ses émotions, ses rêves, ses craintes, ses défauts et ses qualités.

D'autres caractéristiques nous informent sur le statut social de Pennacchioni :

Enfant de bourgeoisie d'État, issu d'une famille aimante, sans conflit, entouré d'adultes responsables qui m'aidaient à faire mes devoirs... (p.23)

un enfant vif et joueur. Habileaux billes et aux osselets, imbattable au ballon prisonnier, champion du monde de polochon, je jouais. Plutôt bavard et rieur, farceur même, je me faisais des amis à tous les étages de la classe, des cancre certes, mais des têtes de série aussi - je n'avais pas de préjugés. (p.28)

Dans le premier chapitre, *Poubelle de Djibouti*, l'auteur décrit le cancre qu'il était « c'est que je fus un mauvais élève » (p.13). Il raconte son inaptitude à l'apprentissage et à la mémorisation, d'ailleurs, il se plaignait de ne pas avoir de mémoire, il oubliait les leçons apprises la nuit le lendemain matin. Il ne captait même pas les mots les plus simples et perdait leurs substances dès qu'on lui demande de les envisager comme objet de connaissance. Voici comment l'auteur décrit son handicap :

Quand je n'étais pas le dernier de ma classe, c'est que j'en étais l'avant-dernier. (Champagne !) Fermé à l'arithmétique d'abord, aux mathématiques ensuite, profondément dysorthographique, rétif à la mémorisation des dates et à la localisation des lieux géographiques, inapte à l'apprentissage des langues étrangères, réputé paresseux (leçons non apprises, travail non fait). (p.15)

Par cet extrait, l'auteur nous fait ressentir les difficultés scolaires qu'a vécues le personnage principal ainsi que les divers troubles d'apprentissage en lecture et en écriture. Cette inaptitude à comprendre remonte si loin dans son enfance, il lui a fallu une année toute entière pour retenir uniquement la lettre « a » :

J'étais un objet de stupeur, et de stupeur constante car les années passaient sans apporter la moindre amélioration à mon état d'hébétude scolaire. « Les bras m'en tombent », « Je n'en reviens pas », me sont des exclamations familières, associées à des regards d'adulte où je vois bien que mon incapacité à assimiler quoique ce soit creuse un abîme d'incrédulité. Apparemment, tout le monde comprenait plus vite que moi. (pp.16-17)

Le personnage Pennacchioni rapporte à la maison des résultats pitoyables que ni musique, ni sport, ni autres activités parascolaires ne pouvaient racheter :

je suis nul, je n'y arriverai jamais, même pas la peine d'essayer, c'est foutu d'avance, je vous l'avais bien dit, l'école n'est pas faite pour moi... L'école leur paraît un club très fermé dont ils s'interdisent l'entrée. Avec l'aide de quelques professeurs, parfois.(p.22)

Dés l'abord du texte, l'auteur mentionne ses échecs scolaires et en particulier en orthographe, son professeur le notait négativement en lui attribuant « moins 38, Pennacchioni » (p.37), il ne montrait de précocité dans aucun domaine : « Eh bien non, un cancre. Un cancre sans fondement historique, sans raison sociologique, sans désamour : un cancre en soi. Un cancre étalon. Une unité de mesure ». (p.25)

Le mot « cancre » est répété quatre fois dans ce passage où la prédominance d'anaphore renforce le fait du réel, c'est une forme d'insistance sur l'état extrême de sa cancrerie. Cela nous rappelle le poème de Jacques Prévert *Le cancre (1946)* :

Il dit non avec la tête
 mais il dit oui avec le cœur
 il dit oui à ce qu'il aime
 il dit non au professeur
 il est debout
 on le questionne
 et tous les problèmes sont posés
 soudain le fou rire le prend
 et il efface tout
 les chiffres et les mots
 les dates et les noms
 les phrases et les pièges
 et malgré les menaces du maître
 sous les huées des enfants prodiges
 avec les craies de toutes les couleurs
 sur le tableau noir du malheur
 il dessine le visage du bonheur.

Le cancre de Prévert est décrit en termes positifs, mélioratifs, il s'agit d'un enfant heureux qui rit malgré les moqueries de ses camarades et les menaces de ses professeurs. Un élève libre et audacieux n'ayant pas peur des risques de châtiment ni d'expulsion. Il est le profil d'un héros de la classe qui ne se laisse pas freiner par les règles. C'est un poème à travers lequel Prévert dénonce et critique les méthodes d'enseignements de l'époque, se caractérisant par la discipline et l'austérité des enseignants. Cependant, le cancre de Pennac est décrit en termes péjoratifs (bouché, objet de stupeur, nullité, poubelle, mauvais élève, rebut, fainéant, étrangeté...), il n'a pas confiance en ses capacités, il hurle son désespoir sans que la plupart de ses professeurs s'en apercevaient. Un élève souffrant d'une douleur insurmontable, marginal, mais pas par sa famille au sein de laquelle il a vécu heureux et lui était assuré tout le confort et l'appui nécessaire. Toutefois, cette image est ternie par l'école qui, en principe, prépare à la vie, l'a rendu souffrant, humilié, découragé et instable.

Pour dévoiler une réalité atroce et traumatisante, l'auteur use de symboles et de figures de style qui ont pour rôle d'accentuer la présence du pathos explicite « il s'agissait d'amadouer l'ogre scolaire » (p.37) ; le professeur de français qui représente le système scolaire est assimilé dans ce passage à un ogre, à l'aspect effrayant se nourrissant de chair humaine « tout faire pour qu'il ne me dévore pas le cœur » (p.37). Ce passage met en valeur le mythe² de l'ogre « l'importance de ses dents, son appétit bestial, le fait qu'il

² Selon Mircea Eliade, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Êtres surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale: le cosmos,, ou seulement un fragment: une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. C'est donc toujours le récit d'une « création » : on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être. (p. 15)

dévore crues ses proies » (Brunel, 1988 : p.1100), à travers lequel il essaie de traduire l'épouvante des hommes devant les êtres faibles. Dans ce contexte, ce mythe décrit un type de relation étouffante entre élèves et professeurs. Cette métaphore fait ressortir le caractère funeste, les reproches et les railleries « la température est de plus en plus basse » (p.37).

L'auteur se sert aussi de phrases exclamatives et d'interrogations qui contribuent à installer un climat de douleur « mon dieu cette solitude du cancre dans la honte de ne jamais faire ce qu'il faut ! » (p.28). Toutefois, d'autres exclamations traduisent le soulagement ressenti par le narrateur quand la porte du coffre s'ouvre enfin :

C'était un de ces petits coffres sombres et trapus, où dorment les secrets de famille ... Et voilà que soudain, déclic, la porte s'ouvre ! On en reste sidéré. Une porte ouverte sur le monde secret des adultes. Secrets bien sages en l'occurrence : quelques obligations, je suppose, des emprunts russes qui dormaient là en espérant leur résurrection, le pistolet d'ordonnance d'un grand-oncle, dont le chargeur était plein mais dont on avait limé le percuteur, et de l'argent aussi, pas beaucoup, quelques billets, d'où je prélevai la dîme nécessaire au financement du cadeau. (p.37)

L'accumulation contenue dans ce passage marque l'abondance des objets trouvés dans le coffre et en même temps leur inutilité introduite par les mots (obligations, quelques, emprunts, résurrection).

L'auteur fait appel à quelques images pour qualifier d'une part l'enfant de rebut lorsque son frère lui dit « à six ans, tu es tombé dans la poubelle municipale de Djibouti » (p.25), et ce pour décrire ce sentiment de déchet ressenti par l'enfant perdu. D'autre part, pour le qualifier aussi d'un narrateur qui se débarrasse de la dépendance affective de l'enfance vers une autonomie et la liberté de penser vers un âge adulte. Cette image est décrite dans le passage précédent lorsque Pennac ouvre le coffre, une expérience qui montre que malgré la médiocrité de l'enfant, ce dernier porte en lui une sorte d'indiscutable précocité.

Le personnage affiche une volonté de dépasser cette situation embarrassante par le jeu qui lui a permis de se sauver du chagrin qui l'envahissait dès qu'il retombait dans la honte scolaire. Cependant, il se trouve condamné au sentiment de désespoir et de tristesse :

Et cette envie de fuir... J'ai ressenti très tôt l'envie de fuir. Pour où ? Assez confus. Fuir de moi-même, disons, et pourtant en moi-même. Mais un moi qui aurait été acceptable par les autres. C'est sans doute à cette envie de fuir que je dois l'étrange écriture qui précéda mon écriture. (p.28)

L'auteur communique au lecteur sa déchéance progressive, la haine et le besoin d'affection l'ont poussé à commettre un vol car il est prêt à tout pour être apprécié par son professeur cruel qui le détruit psychologiquement. Il contribue au cadeau d'anniversaire de ce professeur de sixième mais en pensant « Me creuser la tête pour choisir ce qui ferait vraiment plaisir à ce salaud » (p.37). Cela nous amène à nous interroger sur le rapport qu'entretient Pennacchioni avec les autres.

2. La douleur partagée du cancer

Le père, la mère, le frère et quelques professeurs sont considérés dans cette œuvre comme les adjuvants du personnage principal, la relation qui les unit est une relation de respect mutuel, d'amour et de confiance.

La relation instaurée entre père et fils est une relation de respect et d'amour. Le discours du père est la plupart du temps ironique, une sorte de compassion particulière, c'était leur forme de connivence, ils ont choisi le sourire comme forme de communication « mon père tel qu'en lui-même, ironiste et sage, désireux de bavarder avec moi, à distance respectable, de la vie qui se continuait. » (p.43). L'ironie permet de « sauver la face » selon les termes de la sociologue Erving Goffman (1974), définie aussi par Fontanier comme suit :

L'ironie consiste à dire par une raillerie, ou plaisante ou sérieuse, le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser. Elle semblerait appartenir plus particulièrement à la gaieté ; mais la colère et le mépris l'emploient aussi quelquefois, même avec avantage. (1977 : 145-146)

Le père de Pennacchioni dissimule à travers son discours ironique une crainte du destin et de l'avenir de son fils, ce qui est explicité dans le passage suivant :

- Pas de panique, dans vingt-six ans il possédera parfaitement son alphabet.
- ...
- Ne t'inquiète pas, même pour le bac on finit par acquérir des automatismes... Ou, en septembre 1968, ma licence de lettres enfin en poche :
- Il t'aura fallu une révolution pour la licence, doit-on craindre une guerre mondiale pour l'agrégation ? (P.16)

Quant à sa mère, elle éprouve un sentiment d'inquiétude à l'égard de son fils, elle se fait du souci pour lui « Tu crois qu'il s'en sortira un jour. » (p.12). Cette inquiétude maternelle la ronge pendant toute sa scolarité : « Elle pose sur moi un regard soucieux et lentement : qu'est ce que tu fais, dans ta vie ? » (p.13). Il était son enfant précaire, même après les preuves de sa réussite à travers les parutions de ses livres, les articles et les journaux, rien ne la rassurait parfaitement, car son anxiété a résisté dans le fond de son cœur et a fait naître à jamais « le mauvais élève du commencement » (p.14). La mère n'a jamais été sûre de la réussite de son fils, tandis que son père a toujours adopté une attitude ironique tout en ayant confiance en ses résultats.

Une autre figure s'installe dans le texte est celle de son frère Bernard, il est le seul membre de la famille qui aide Pennacchioni dans son travail scolaire et avec qui il s'entend parfaitement « Nous avons partagé la même chambre jusqu'à mon entrée en cinquième, où je fus mis en pension. » (p.19). D'ailleurs, il était le premier à savoir que son frère songeait à écrire un livre concernant l'école. Leur discours ironique avait pour objet d'adoucir l'état général « Et les deux messieurs de sourire, le long de leur promenade. » (p.19).

Le narrateur se sert parfois aussi de l'ironie pour distraire son état de déplaisir, de peine et d'affliction :

Et je répétais le mot, inlassablement, comme un enfant qui n'en finit pas de mâcher, mâcher et ne pas avaler, répéter et ne pas assimiler, jusqu'à la totale décomposition du goût et du sens, mâcher, répéter, Jura, Jura, jura, jura, jus, rat, jus, ra ju ra ju ra jurajurajura, jusqu'à ce que le mot devienne une masse sonore indéfinie, sans le plus petit reliquat de sens, un bruit pâteux d'ivrogne dans une cervelle spongieuse... C'est ainsi qu'on s'endort sur une leçon de géographie. (p.21)

Comme nous le constatons, ce passage est riche en figures. Le narrateur, répétant et n'arrivant pas à assimiler, se compare à un enfant qui mâche et ne sait pas avaler. Cette comparaison d'après Ricœur « rend explicite par le moyen du terme de comparaison qui la caractérise » (Ricœur, 1997 : 36).

La décomposition et la répétition ne sont que l'affirmation de son impuissance considérable d'apprendre par cœur une leçon de géographie. Son état de détresse et de lassitude est comparé à un ivrogne qui, quand la bouche devient pâteuse alourdit sa diction. La métaphore dans ce passage a l'effet d'une persuasion efficace de son hébétude. Selon Aristote : « La métaphore est l'application à une chose d'un nom qui lui est étranger par un glissement du genre à l'espèce, de l'espèce au genre, de l'espèce à l'espèce, ou bien selon un rapport d'analogie ». (Aristote, 1457b5 ; Magnien : 139).

Le roman s'achève par une métaphore « sortir du coma scolaire une ribambelle d'hirondelles fracassées » (p.298) qui assimile le cancre à des hirondelles qui volent comme des oiseaux fous, elles n'ont pas remarqué les fenêtres larges ouvertes, dans leur besoin de liberté elles se cognent la tête, peut être que le cancre ne réussit pas à tous les coups, il échoue parfois à tracer son chemin ; le rôle du professeur est de « ranimer, point final » (p.298) selon les propos de Pennac, c'est à cela que doit ressembler l'amour en matière d'enseignement.

L'enfant s'est fait toute une représentation de la vie sans futur et de l'avenir comme une étrange menace à cause de quelques professeurs qui l'ont démoralisé, stigmatisé et même dénigré.

- Tu t'imagines que tu vas passer en sixième ? (En cinquième, en quatrième, en troisième, en seconde, en première...)
- Combien de chances, au bac, d'après vous, faites-moi plaisir, calculez vos chances vous-même, sur cent, combien ? Ou cette directrice de collège, dans un vrai cri de joie :
- Vous, Pennacchioni, le BEPC ? Vous ne l'aurez jamais ! Vous m'entendez ? Jamais ! (p.58)

Pour sa part, il échange la même haine vis-à-vis de ses professeurs, le même vocabulaire satirique et ironique en retour pour se défendre après avoir été humilié.

En tout cas je ne deviendrai pas comme toi, vieille folle ! Je ne serai jamais prof, araignée engluée dans ta propre toile, garde-chiourme vissée à ton bureau jusqu'à la fin de tes jours. Jamais ! Nous autres les élèves nous passons, vous, vous restez ! Nous sommes libres et vous en avez pris pour perpète. (p.58)

Quatre professeurs ont participé à faire sortir Pennacchioni de son gouffre ; il leur rend hommage pour l'avoir sauvé. Ils sont décrits comme suit :

Les professeurs qui m'ont sauvé et qui ont fait de moi un professeur n'étaient pas formés pour ça. Ils ne se sont pas préoccupés des origines de mon infirmité scolaire. Ils n'ont pas perdu de temps à en chercher les causes et pas davantage à me sermonner. Ils étaient des adultes confrontés à des adolescents en péril. Ils se sont dit qu'il y avait urgence. Ils ont plongé. Ils m'ont raté. Ils ont plongé de nouveau, jour

après jour, encore et encore... Ils ont fini par me sortir de là. Et beaucoup d'autres avec moi. Ils nous ont littéralement repêchés. Nous leur devons la vie. (p.39-40)

Le premier professeur est celui de la philosophie dont l'auteur se remémore :

Chaque fois que je ratais le bac, il m'invitait dans un excellent restaurant, pour me convaincre, une fois de plus, que chacun va son rythme et que je faisais tout bonnement un retard d'éclosion. » (p.103)

Ce dernier a su appliquer la bonne psychologie à ses élèves, mais celle-ci n'a pas mené à la guérison du « mal » des cancrés, il n'a pas pu aussi déterminer les vraies causes de leur cancérie. Le narrateur préférerait plutôt une thérapie comportementale.

Le second est le professeur de français de sa troisième, celui qui l'a inspiré et qui a fait de lui un écrivain :

Épaté, sans doute, par mon aptitude à fourbir des excuses toujours plus inventives pour mes leçons non apprises ou mes devoirs non faits, il décida de m'exonérer de dissertations pour me commander un roman. Un roman que je devais rédiger dans le trimestre, à raison d'un chapitre par semaine. Sujet libre, mais prière de fournir mes livraisons sans faute d'orthographe, « histoire d'élever le niveau de la critique ». (p.96)

Ce professeur, qui selon Pennacchioni est un « génie de l'enseignement » (p.102), possédait une grande expérience pédagogique, il a su repérer l'élève et développer en lui des dispositions non exploitées tout en l'obligeant à discipliner sa pensée, à apprendre l'orthographe et à devenir une personne cohérente.

Le troisième professeur est celui des mathématiques, dénommé bouddha mathématique « Il nous attendait assis à son bureau, nous saluait aimablement, et dès ses premiers mots nous entrions en mathématique. » (p.260). Il est perçu par le narrateur comme un être curieusement vivant, calme et bon.

La quatrième professeure est celle de l'histoire « une époustouflante professeure d'histoire qui pratiquait comme personne l'art de l'incarnation historique » (p.102), elle donnait vie à des personnages historiques. Le narrateur l'assimilait à « une tornade qui nous arrachait à notre gangue de paresse pour nous entraîner avec elle dans le cours tumultueux de l'Histoire » (p.266).

Cette perception du soutien psychologique et intellectuel est illustrée à maintes reprises dans le roman qui dépeint l'image de l'enseignant comme homme providentiel et de son rôle déterminant dans la réussite de l'élève en échec. Dans ce contexte, le professeur est capable de faire progresser le cancre quand tout le monde pense qu'il n'arriverait à rien.

Tous ces professeurs avaient en commun une passion communicative de leurs matières, ils ont guidé le cancre jusqu'à ce que ses pieds soit solidement posés dans leurs cours. Ils savaient ranimer le désir de comprendre et se réjouissaient de ses progrès tout en accompagnant ses efforts pas à pas. L'auteur décrit minutieusement cette image de ses professeurs sauveurs de la noyade, une image pure de vie, de compassion et d'amour.

Le roman peint l'image de la vie réelle d'un personnage en mal de comprendre, n'étant pas destiné à devenir et même pas armé pour durer. Nous avons constaté que l'auteur a eu

recours à quelques stratégies descriptives et argumentatives pour mettre en exergue l'image du cancre. Il s'est servi d'une part du portrait psychologique pour décrire le profil du personnage principal Pennacchioni tout en enrichissant sa caractérisation par le biais de ses défauts et ses qualités, ses souvenirs et ses émotions. D'autre part, l'abondance des figures de style (comparaison, métaphore, anaphore, accumulation, ironie) avaient pour rôle de convaincre et persuader le lecteur de l'état et la situation déplorable du narrateur. La figure de l'ironie avait une fonction bivalente, dénoncer le système institutionnel de l'époque et adoucir le climat d'hostilité qui y régnait. Le mythe a été présent aussi dans le texte et revêt une fonction explicative. Plusieurs adjuvants ont participé à aider le personnage principal dans sa quête, ils l'ont accompagné tout au long de son parcours scolaire jusqu'à la jonction souhaitée. La douleur du cancre est partagée entre parents et quelques professeurs, ils sont le motif de sa réussite et son émancipation.

Références bibliographiques

- ARISTOTE. 1980. *La Poétique*. Trad. fr. J. Lallot et R. Dupont-Roc. Paris. Seuil.
- BRUNEL P. 1988. *Dictionnaire des mythes*. Paris Editions du Rocher.
- CAMUS A. 1994. *Le premier homme*. Paris. Gallimard.
- ELIADE M. 1963. *Aspects du mythe*. Paris. Gallimard, coll. Folio.
- FONTANIER P. 1977. *Les figures du discours*, introduction de Gérard Genette. Paris. Flammarion.
- GOFMANN E. G. 1974. *Les Rites d'interaction*. Paris. Ed. Minuit.
- HAMON Ph. 1972. « Pour un statut sémiologique du personnage ». *Dans Littérature*, vol. 6, n° 6, p. 86-110. Paris
- MOREL S. 2018. *Un prélude à l'échec ? Controverses sur le cancre et critiques de l'école sous la Troisième République*. Ed. PUF. Paris
- PAGNOL M. 1957. *La gloire de mon père*. Monté Carlo. Pastorelly.
- PENNAC D. 2007. *Chagrin d'école*. Paris. Gallimard.
- PREVERT J. 1946. *Paroles*. Paris. Le point du jour.
- RICOEUR P. 1997. *La métaphore vive*. Paris. Seuil.
- VALLES J. 2006. *L'Enfant*. Paris. Hachette.